



HAL
open science

La frontière indo-pakistanaise mise en tourisme dans un rituel nationaliste : Wagah Border

David Goeury

► **To cite this version:**

David Goeury. La frontière indo-pakistanaise mise en tourisme dans un rituel nationaliste : Wagah Border. Raymond Woessner. Frontières, Atlande, pp.436-448, 2020, Clef Concours, 9782350306698. hal-02983555

HAL Id: hal-02983555

<https://hal.science/hal-02983555>

Submitted on 2 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La frontière indo-pakistanaise mise en tourisme dans un rituel nationaliste : Wagah Border

La frontière entre le Pakistan et l'Union indienne est l'objet au Punjab (nord-ouest de l'Inde) d'une mise en tourisme particulière autour de la descente des drapeaux (Goeury, 2008) désormais dans trois postes frontières différents, dont certains sont pourtant fermés à toute circulation. Les gradins qui peuvent prendre la forme de véritables amphithéâtres accueillent des milliers de visiteurs. Cette configuration singulière vient interroger le rôle de la frontière. Car si entre le Pakistan et l'Union indienne, la frontière est avant tout un front (Foucher, 1991) étroitement surveillé, la mise en scène de cet affrontement serait à même de transformer cette frontière en « bonne » frontière dont Régis Debray fait l'éloge (Debray, 2010), soit une frontière institutionnalisée où les deux communautés font acte de reconnaissance pour développer des relations de coopération élargies.

La frontière internationale Pakistan-Union indienne figure parmi les grandes frontières visibles depuis l'espace car éclairée en permanence par l'Union indienne pour lutter contre toute forme d'intrusion et notamment l'introduction d'armes à feu dans le cadre de la lutte contre le terrorisme. Les points de passage sont particulièrement limités et régulièrement remis en question par les tensions entre les deux nations autour du Cachemire. La frontière n'a été ouverte aux véhicules de marchandises uniquement en 2007 au point de passage de Wagah et reste interdite aux véhicules particuliers. Par ailleurs, les deux lignes de bus et les deux lignes de train qui lient les deux pays ont été suspendues par les autorités pakistanaises en répression à la fin du statut d'autonomie du Cachemire en août 2019. Le passage de la frontière doit donc se faire à pied. Des exceptions sont organisées pour les grands pèlerinages.

Cependant, au Punjab, région la plus durement touchée par la partition, qu'il soit indien ou pakistanais, cette frontière est devenue une attraction touristique largement mise en scène autour de la très populaire cérémonie de retraite des drapeaux. En fin d'après-midi, ce sont des milliers de personnes venues de Lahore au Pakistan et d'Amritsar en Inde qui convergent vers la frontière pour venir assister aux parades militaires. Ces cérémonies ont gagné en popularité depuis deux décennies amenant les autorités à construire des gradins de plus en plus importants pouvant accueillir jusqu'à 25.000 personnes à Wagah Border mais aussi à démultiplier les lieux d'attraction qui par ordre d'importance et du nord au sud sont : Wagah/Attari, Hussainiwala/Ganda Singh Wala et Mahavir/Sadqi. Ainsi, la route Hussainiwala/Ganda Singh Wala est fermée depuis 1986. Entre Mahavir et Sadqi, à défaut d'une route, les autorités punjabies ont construit des gradins au milieu de la campagne.

Pour de nombreux auteurs (Nayar, 2003 ; Tikekar 2004 ; Van Schendel, 2007), la popularité de Wagah Border et de sa cérémonie guerrière serait le symbole de la violence perpétuelle entre Indiens et Pakistanais. Cependant, l'enquête de terrain et la rencontre des acteurs qui vivent la cérémonie (forces de sécurité frontalières, administrations locales, professionnels du tourisme, simples visiteurs) révèlent des logiques diverses et beaucoup plus complexes. Dès lors, quelle est l'impact de la mise en tourisme d'un lieu qui porte en lui la mémoire collective du conflit (Hallbwachs, 1950, p.209) ? Serait-il la preuve de l'existence de deux nations irréconciliables, prêtes à en découdre au moindre incident ? Ou participerait-il d'un processus de pacification (Goeury, 2008) ?

Wagah Border, la naissance d'une destination sur le front indo-pakistanaise

Les discours sur l'origine de la cérémonie sont variés. Pour certains, elle daterait de la partition en 1947 (« The show of anger and determination », *Daily Times*, Mardi 29 mai 2003). Selon l'office du

tourisme du Punjab, elle aurait été instaurée au moment du cessez-le-feu sous l'égide de l'ONU permettant la création de la frontière et des *Joint Checkpoints* en 1945. Enfin pour les officiers de la Border Security Force, elle aurait été instituée suite à la guerre indo-pakistanaise de 1965, en même temps que la création de leur unité spécialisée dans la surveillance de la frontière. Dans son organisation, elle est fortement liée au statut très spécifique du drapeau national indien dont l'usage est réglementé par un code, le Prevention of Insults to National Honour Act de 1971, amendé en 2003. Le drapeau indien est réglementé dès 1950 par le Emblems and Names (Prevention of Improper Use) Act qui est complété en 1971 par le Prevention of Insults to National Honour Act. Le Flag Code of India applicable à partir du 26 janvier 2002 répond à la demande sociale d'usage individuel du drapeau, précédemment proscrite en dehors des fêtes nationales, suite à la pétition présentée par l'industriel Naveen Jindal à la Haute cour de Delhi. Le drapeau pakistanaise, dont l'usage est beaucoup moins réglementé, intègre cependant les règles du drapeau indien à la frontière, où il ne peut pas apparaître comme inférieur. Par conséquent, les deux drapeaux sont descendus simultanément, dans une forme de concurrence symbolique où chaque nation doit rester toujours au même niveau que l'autre. En même temps, les deux forces de sécurité mettent en scène « la retraite » selon les codes du *drill*, le code hérité de l'armée britannique. Le geste doit être vif, voire violent et claquer aux ordres d'une voix forte et cinglante. De ce fait, le rite de descente du drapeau devient un théâtre pour exacerber le face à face entre les deux nations.

Sa médiatisation débute en 2000, suite au voyage bus pour inaugurer la ligne Delhi-Lahore du premier ministre indien Atal Bihari Vajpayee via Wagah Border. Ce trajet terrestre était le symbole d'une tentative de normalisation des relations indo-pakistanaïses. Entre Amritsar à Wagah, les Indiens s'étaient massés pour l'occasion le long de la route formant une immense haie d'honneur de près de 35 km. Le bus transportant le premier ministre s'était arrêté à la frontière, puis était reparti alors que les Pakistanais se sont regroupés tout le long des 26 km qui séparent Wagah de Lahore. Pour l'éditorialiste et parlementaire indien Kuldeep Nayar, cet événement a montré l'union possible des deux États autour d'une même chaîne humaine continue de 51 km (Nayar, 2003, p.210). Le voyage s'était achevé le 20 février 1999 par la déclaration de Lahore qui entendait rétablir des liens d'amitiés basés sur le commerce et la dénucléarisation de la région. Mais ce discours d'intentions a été immédiatement remis en question par la guerre de Kargil planifiée à peine deux semaines après la déclaration commune par l'armée pakistanaïse et entamée en mai 1999, dès la fonte des neiges.

L'office du tourisme d'Amritsar avec l'accord de la Border Security Force décide alors de construire des gradins à proximité du « point 0 » en 2000. Par réaction, les autorités pakistanaïses réalisent la tribune de Baab-e-Azadi (la porte de la liberté), inaugurée en août 2001, en hommage aux milliers de Pakistanais morts lors de la partition. En quelques années, la cérémonie de Wagah est devenue une destination incontournable du tourisme national. En 2019, l'office du tourisme d'Amritsar estimait que 15.000 visiteurs indiens assistent à la cérémonie quotidiennement, ce chiffre pouvant atteindre les 25.000 personnes les week-ends et les jours de fête nationale. Ce serait le deuxième site le plus visité du Punjab derrière le temple d'or d'Amritsar (40.000 visiteurs par jour et jusqu'à 100.000 le week-end) selon le département du tourisme. Désormais, chaque année, ce seraient près de cinq millions de touristes qui viendraient à la frontière. Face à ce succès, les autorités indiennes ont construit des tribunes de plus en plus vastes. Les dernières réalisées permettent d'accueillir 25.000 personnes mais aussi une galerie en l'honneur de la Border Security Force.

Fort de cette expérience, l'office du tourisme a favorisé le développement d'infrastructures similaires mais plus modestes aux postes de Hussainiwala/Ganda Singh Wala et Mahavir/Sadqi. Désormais, ce sont donc trois postes frontaliers où les visiteurs peuvent suivre la cérémonie de fermeture de la frontière.

Principal point de passage terrestre entre les deux pays depuis 1986, il incarne les relations entre le Pakistan et l'Union indienne. Il est régulièrement le lieu de gestes politiques bilatéraux entre les deux gouvernements. Ces actions sont alors largement couvertes par les médias. Wagah est un terme qui évoque, pour les nationaux, les relations entre l'Inde et le Pakistan. Ainsi, historiquement c'est le lieu

de l'organisation des échanges de prisonniers indiens et pakistanais, civils ou militaires, capturés pour violation du territoire. Wagah est donc un lieu de la géographie mentale nationale, qu'elle soit pakistanaise ou indienne. D'ailleurs, alors que Wagah est le nom du village pakistanais, il supplante dans les deux États celui d'Attari, qui est le nom du village indien. Cette résonance est suffisante pour en faire un lieu de tourisme de frontière, où l'on vient à la fois commémorer une histoire, voir l'iconographie de la frontière avec ses fortifications, ses administrations, ses drapeaux et ses soldats, et observer un territoire à la fois proche et inaccessible (Gelbman, 2008, p.201-202). L'attractivité du lieu est renforcée par la présence de forces paramilitaires qui, chaque soir, sonnent la retraite et organisent la descente simultanée des drapeaux. Elles dotent ainsi Wagah d'un moment où se déroule une action unique. Le lieu n'est plus seulement un point de contact sur la frontière, il est un lieu où est orchestré un rituel journalier autour de deux éléments emblématiques de la nation : l'armée qui la défend et le drapeau qui la représente.

Venir à Wagah Border pour vivre la nation et attester de la partition

L'afflux croissant de spectateurs a favorisé l'émergence de nouvelles pratiques. À la descente des drapeaux s'est ajouté un long prologue patriotique au cours duquel les foules, incarnant les nations, investissent l'espace de la frontière. La frontière, comme point de contact avec l'Autre, considéré parfois comme un adversaire voire un ennemi, permet de se mettre en scène. Ainsi, les touristes nationaux, qu'ils soient indiens ou pakistanais, vont à la fois observer et participer à la cérémonie. Cette double dimension est particulièrement visible dans le comportement adopté sur le moment et dans l'usage des images prises sur l'instant, puis montrées plus tard. Les visiteurs veulent à la fois être spectateurs et acteurs (Michel, 2004, p.106). Wagah est un lieu qui se vit.

L'accès est donc ritualisé. Les visiteurs attendent sur la route goudronnée, devant les arches derrière les gradins, à la hauteur des monuments qui rappellent les massacres de 1947. Rappelons que le Punjab était une région multiconfessionnelle qui fut partagée entre l'Inde et le Pakistan selon des critères religieux. L'ouest devenait musulman, tandis que l'est devenait sikh et hindou. Les transferts de populations furent accompagnés de violences extrêmes qui ont accélérés les exodes contraints et le processus de recomposition religieuse. Du côté pakistanais, la porte de la liberté commémore les morts musulmans sur les chemins de l'exil, du côté indien, une stèle noire est dressée au milieu de la route à la mémoire des Punjabis massacrés durant la partition. Vers 18h, les femmes puis les hommes sont invités à pénétrer sur le site, selon un chemin précis. Les forces de sécurité leur font longer la frontière, pour pouvoir photographier la borne qui marque le point « 0 » et toucher les portes qui séparent les deux États. Ce parcours fait entrer les touristes par la scène et leur permet surtout de voir, à quelques mètres de là, le peuple voisin avant de prendre place dans les gradins. Dans les nombreuses vidéos mises en ligne sur Internet, il est intéressant de noter les zooms réguliers sur le public adverse. Certains aiment à s'attarder sur des visages comme pour humaniser une foule qui vocifère des slogans. Les Rangers pakistanais imposent à la population une tenue longue et la séparation des sexes dans les gradins, avec les hommes à droite et les femmes à gauche, au nom du respect des règles de l'Islam. Les forces de sécurité indiennes réservent, elles, un espace aux femmes et aux VIP, pour les mettre à distance des éventuels débordements des groupes de jeunes hommes, souvent exaltés par la cérémonie. En effet, l'attente n'est pas muette et calme, mais bruyante et démonstrative. Les deux États diffusent, à grands renforts de haut-parleurs, des musiques patriotiques. Au Pakistan, l'hymne national est associé à des psalmodies du Coran et tout particulièrement la Chahâda. En Inde sont mélangés hymne et chants patriotiques, dont certains sont tirés de films populaires de Bollywood. Si les deux foules scandent « longue vie à l'Inde » ou « longue vie au Pakistan », les Indiens sont invités à danser devant les gradins, créant une ambiance de liesse généralisée. Mais surtout, certains individus sont appelés à jouer un rôle particulier. Ils vont pouvoir manipuler le drapeau national sous le contrôle des forces de sécurité. Des deux côtés de la frontière, ces individus deviennent, momentanément, des allégories de la nation.

En Inde, un animateur appelle des spectateurs à brandir le drapeau national et à courir jusqu'à la frontière, sous les acclamations de la foule. Il choisit n'importe quel citoyen de passage pour

démontrer la dimension démocratique de l'État. Les hommes, puis les femmes, se pressent pour bénéficier de ce moment de gloire, car en Inde, porter le drapeau ne se fait que dans des circonstances exceptionnelles, encadrées par l'État (Zins, 2005). Les Indiens, choisis comme porte-étendards, ont le sentiment de vivre un moment exceptionnel, où devant des milliers de compatriotes, ils incarnent la nation, en portant son symbole, le drapeau, jusqu'aux limites terrestres de son territoire. Les nouveaux gradins ont été volontairement allongés pour prendre la forme d'un stade et ainsi favoriser ce moment alors que du côté pakistanais, ils prennent la forme d'un amphithéâtre.

Au Pakistan, tous les soirs, ce sont les mêmes hommes, vêtus de vert et de blanc, couleurs de la nation, qui paradedent et exhortent la foule. Pendant, plusieurs années, parmi eux, Baba Mehar Din, vendeur de légumes, ancien soldat de 80 ans, résidant à Lahore, qui venait, chaque soir, depuis 40 ans (selon les journaux pakistanais), en scandant « Allah Akbar » (Dieu est grand) et « Pakistan Zindabad » (Longue vie au Pakistan), est devenu un mythe patriotique. Son engagement a été récompensé par le Président Musharraf, au nom de la nation, le 6 avril 2007, par la remise de 50 000 Roupies et l'offre d'un voyage à la Mecque pour procéder à l'*umra* (une visite différente du pèlerinage).

Les visiteurs nationaux sont mobilisés autour de symboles. D'un côté, le pays des purs s'affirme autour de la religion musulmane, alors que l'Inde exalte sa dimension démocratique et libre. La frontière et le point « 0 » deviennent le lieu témoin de la séparation entre l'Inde et le Pakistan. La partition y est attestée par tout individu, indien, pakistanais ou étranger, qui assiste à la cérémonie. L'affirmation de Mohammad Ali Jinnah « en 1947 nous étions une nation qui cherchait un pays, désormais nous sommes un pays qui cherche une nation » toujours au cœur du questionnement sur la nation pakistanaise, considérée comme inachevée (Jaffrelot, 2002 : 7), trouve sa réponse à Wagah. Tous les symboles du Pakistan sont convoqués. Le portrait de Mohammad Ali Jinnah (1876-1948) domine la porte de la liberté qui commémore la mort des milliers de réfugiés, victimes des violences interconfessionnelles en 1947. L'armée forte et inflexible garde la porte. L'Islam, ciment fédérateur, envahit l'espace sonore à travers les chants coraniques et s'incarne dans l'allégorie de Baba Mehar Din, drapé de vert, agitant le drapeau au croissant blanc.

De plus, les Pakistanais et Indiens construisent leurs identités nationales respectives en négatif de celle de l'autre. À l'exubérance et la démesure indienne, qui associe les musiques de films, les danses, la dimension bariolée de la foule et la course effrénée des porteurs d'étendards, comme autant de performances patriotiques individuelles qui témoignent de l'adhésion positive de chaque citoyen à « la plus grande démocratie du monde », les Pakistanais opposent la mesure du pays des Purs. Pour les autorités pakistanaises qui cherchent à faire reconnaître la spécificité culturelle de leur nation à l'échelle mondiale, Wagah Border devient l'exemple explicite de leur différence avec l'Inde. Ainsi, tout groupe d'officiels étrangers de passage à Lahore est emmené à la cérémonie de la fermeture de la frontière, pour qu'ils puissent constater de leurs propres yeux que les deux nations, pakistanaises et indiennes, sont clairement distinctes et surtout que les deux peuples ont des comportements opposés. Wagah leur permet de soutenir les discours sur l'impossible vie en commun entre Pakistanais et Indiens, de dénoncer le mouvement gandhien qui juge la partition comme le plus grand drame de l'Union indienne et enfin de revendiquer le rattachement du Cachemire au Pakistan (Jaffrelot, 2000, p.201).

Pour la population, Wagah Border devient alors l'espace où se vit la nation. Du côté indien, la cérémonie est rapidement devenue extrêmement populaire, faisant de Wagah une grande destination du tourisme national. Les transports collectifs se multiplient, attendant les clients à la sortie du Temple d'or sikh d'Amritsar. Les chauffeurs vantent l'incroyable de la cérémonie à renfort de photographies et surtout jouent sur la fibre nationaliste en arguant que c'est le lieu où tout citoyen indien qui se respecte doit être allé. Désormais, les professionnels du tourisme comparent le Taj Mahal d'Âgrâ et le Fort Rouge de New Delhi, les deux monuments nationaux, les plus visités, avec les deux principales attractions d'Amritsar. Ainsi, le Temple d'Or, chef-d'œuvre d'architecture, est comparé au Taj Mahal. Cependant, le lieu de culte des Sikhs, toujours actif, fréquenté par des dizaines de milliers de pèlerins, est qualifié de *living monument* (monument vivant), alors que le tombeau moghol n'est que le fabuleux

vestige d'une époque révolue. De même, Wagah Border est présentée comme le lieu vivant de la nation indienne, alors que le Fort Rouge, où a été proclamée l'indépendance le 15 août 1947, n'est qu'un lieu de mémoire de la nation (Nora, 1984). À la commémoration annuelle est opposée la possibilité de vivre le nationalisme face au « frère ennemi ». Des voyages spéciaux sont organisés pour les écoles et des groupes de jeunes hommes des grandes villes du nord et du sud viennent spécialement pour la fermeture de la frontière. Les étudiants et les jeunes urbains décrivent Wagah comme une expérience extrême, un contact direct et passionnel avec le nationalisme. Ils font de la frontière une destination à la mode. Porter l'étendard et scander des slogans, permet de faire corps avec la nation, en longeant son enveloppe, la frontière avec le Pakistan (Équipe MIT, 2002, p.197).

La violence comme catharsis : un théâtre touristique

L'augmentation croissante des visiteurs fait de Wagah border un véritable phénomène de société. Par conséquent, la cérémonie est devenue un espace de débat qui questionne ce qui relève du théâtre et du vécu des spectateurs. Deux points de vue s'opposent. D'une part, de nombreux observateurs, journalistes, universitaires et touristes internationaux interprètent la violence comme réelle. Pour ces manipulateurs de symboles*, la parade militaire avec ses gestes brutaux et intimidants, dont les fameux grands mouvements de jambes ressemblant à de terribles coups de pieds, est bien plus que du théâtre. Ainsi, dans son livre *Across the Wagah an indian sejour in Pakistan*, l'universitaire indienne Maneesha Tikekar décrit cette scène comme un affrontement dramatique où la haine des regards, la violence des coups de pieds en l'air sont autant d'appels à la violence. Pour elle, exhiber le patriotisme avec autant d'animosité envers son voisin, et tant de plaisir à le faire, est un jeu dangereux. Elle conclut son analyse en se demandant s'il existe ailleurs dans le monde une descente de drapeau aussi théâtrale et aussi excessive de patriotisme (Tikekar, 2004, p.92). De même, l'artiste et militant pakistanais Mian Ijaz-ul-Hassan voit en la violence pathétique de la cérémonie de fermeture de la frontière de Wagah qui recommence inlassablement chaque soir, l'image du conflit indo-pakistanaï. Enfin, dans un texte illustré de photographies de la cérémonie et intitulé « The Wagah Syndrome », l'universitaire Willem Van Schendel fait de la cérémonie le modèle type de l'ultranationalisme exubérant dont la débauche de violences symboliques annonce des violences physiques vis-à-vis des États voisins et à l'encontre des communautés minoritaires (Van Schendel, 2007 : 44). Si l'élite intellectuelle indienne et pakistanaïe condamne la cérémonie, d'autres voix plus anonymes distinguent théâtralisation de l'agressivité et violence. En effet, sur place, nombreux sont les Pakistanais et les Indiens qui n'y voient qu'un show. Les Punjabis, habitués à y conduire leurs amis venus en visite, présentent Wagah comme une attraction, sans pourtant exclure sa dimension civique. Ainsi sur le site mise en ligne de vidéos personnelles sur Internet *Dailymotion*, un Pakistanais a décidé d'intégrer un prologue à son montage d'images de la cérémonie en disant « n'y voyez rien de politique ou de guerrier et si vous n'êtes pas d'accord, contactez-moi pour en discuter ».

Le 20 octobre 2002, ce débat est devenu institutionnel, suite à l'affrontement entre un soldat pakistanais et un soldat indien qui se sont menacés de leurs armes à feu, heureusement déchargées durant la cérémonie ; ils ont du être séparés par les officiers alors que les spectateurs des deux cotés multipliaient les insultes. Pendant plus de deux ans, les deux administrations militaires ont débattu du degré de violence des gestes hérités du *drill*. A la fin du mois de mars 2004, l'Inde a demandé officiellement de réduire l'agressivité des gestes et surtout l'ampleur des mouvements de jambes pour qu'ils apparaissent comme moins brutaux et ressemblent moins à un simulacre de combat. À Lahore, le commandement des Border Security Forces indiennes et des Rangers pakistanais ont décidé de réorienter la cérémonie vers des postures moins agressives en demandant aux soldats de ne faire aucune provocation et bien au contraire de faire preuve de respect mutuel. Cependant après l'accord de principe, les deux parties ont convenu qu'il fallait d'abord déterminer la forme du nouveau rituel avant de changer. Or, en novembre 2006, le lieutenant général Hussain Mehdi, directeur général des Rangers pakistanais du Punjab, a déclaré qu'il ne ferait pas modifier la gestuelle des soldats, alors que les Indiens avaient procédé à de légères modifications pour adoucir les mouvements. Pour lui, la cérémonie de la « retraite » héritée du *drill* doit perdurer dans sa forme originelle, car elle est à la fois un élément identitaire de la population pakistanaïe et surtout, désormais, une attraction touristique. Il

conclut que la prétendue violence de la cérémonie a un très faible impact sur les relations bilatérales indo-pakistanaïses (*Daily Times*, 13 novembre 2006). Le débat se poursuit et les autorités pakistanaïses, à l'image du lieutenant colonel Tariq Janjua, considèrent même que la diminution de la dramaturgie gênerait le spectacle alors que la foule vient pour la dimension démesurée du drill et non pour une simple parade s'achevant par la descente du drapeau et la fermeture de la frontière. Les plus hauts dignitaires de l'État pakistanaïse, le général major Javid Zia et le ministre de l'information Tariq Azim, réaffirment cette idée, lors des rencontres avec leurs homologues indiens à New Delhi. L'afflux croissant de touristes nationaux et internationaux justifie, alors, l'agressivité des soldats comme un élément du « show ».

L'attrait du spectacle ne doit pas écarter la dimension idéologique du débat. Le refus pakistanaïse s'inscrit dans la permanence du mythe colonial des races dites « martiales ». De cette théorie britannique a émergé l'idée de la supériorité du soldat musulman carnivore sur le soldat hindou végétarien. Cette théorie permettait de justifier l'autorité des empires musulmans depuis le XII^e siècle alors que les hindous étaient majoritaires. Ce mythe reste très présent dans les esprits de la population et des officiers pakistanaïses et ce malgré plusieurs défaites face aux Indiens. L'idée d'agressivité et de force des soldats musulmans est constitutive de l'ethos de l'armée pakistanaïse. Les Rangers de Wagah Border grands, musculeux, au regard furieux, surnommés avec fierté « les fils de lions », doivent incarner la prétendue supériorité militaire devant l'armée indienne, pas tant pour impressionner les soldats indiens que pour rassurer le public pakistanaïse (Jaffrelot, 2000, p.204-205). Le rituel doit donc conserver son agressivité.

Cependant, sur place, les hommes qui manifestent le plus de ferveur patriotique et qui s'enflamment en hurlant des slogans, concluent toute discussion sur le sujet en disant que les tensions entre l'Inde et le Pakistan sont le fruit des gouvernements et surtout, pour les Indiens, de l'absence de démocratie au Pakistan. Wagah draine un public de plus en plus nombreux sans qu'il y ait de violences physiques, alors que le Pakistan et l'Inde sont régulièrement le lieu de violences communautaires. Les spectateurs de la cérémonie de la fermeture de la frontière, même lorsqu'ils exultent verbalement, restent pacifiques. La frontière n'est pas un lieu de conflit avec l'Autre, mais de confrontation à l'Autre pour construire son identité. La théâtralisation désamorce le conflit, par la reconnaissance de l'Autre dans sa différence (Sémelin, 2005, p.444-445).

Les 14 et 15 août : cérémonie et contre-cérémonie à Wagah

Les 14 et 15 août, jours des fêtes nationales respectivement du Pakistan et de l'Union indienne, sont des moments forts à Wagah. Le nombre des visiteurs bat des records. La levée du drapeau pakistanaïse à la frontière le 14 août est le symbole de la naissance du Pakistan, séparé de l'Union indienne. Wagah Border est un des lieux où « l'on doit être » pour fêter l'indépendance comme Lahore pour les Pakistanais et le Fort Rouge à New Delhi pour les Indiens.

Wagah est, aussi, le lieu d'une autre cérémonie annuelle dont l'objectif est tout autre. Depuis le 14 août 1996, pour la cinquantième année de l'indépendance du Pakistan et de l'Inde, Kuldip Nayar, l'éditorialiste susmentionné, a décidé d'allumer des chandelles à minuit (Nayar, 2003, p.208). Les chandelles restent allumées à la frontière toute la nuit, pour assurer une continuité symbolique entre les deux déclarations successives d'indépendance du Pakistan le 14 et de l'Union indienne le 15. À cette manifestation pour la paix et la réconciliation ne participaient qu'une douzaine de personnes lors de la première expérience. Cependant, au fil des années, la *candlelight vigil* (veillée aux chandelles) mobilise des associations, de part et d'autre de la frontière, de plus en plus nombreuses. Il incarne la paix possible entre l'Inde et le Pakistan. Les participants scandent « Hindu-Pak Dosti Zindabad » (Longue vie à l'amitié indo-pakistanaïse) mais aussi chantent ensemble de part et d'autre de la frontière. Ils appellent à la fin de la politique des visas pour favoriser les liens directs entre les populations, pour en finir avec les affrontements par gouvernements interposés.

Ce mouvement est fortement critiqué par les partisans indiens d'une politique dure vis-à-vis du Pakistan. Ils décrivent les porteurs de chandelles comme des doux rêveurs face à la violence et la dangerosité du Pakistan, pourvoyeur de guerre et de terrorisme. De même, les forces de sécurité des deux pays hésitent à laisser la population librement accéder au « point 0 ». Régulièrement, les gouvernements empêchent la manifestation ou en diminuent la portée symbolique. Par exemple, en 2004, si les Pakistanais sont autorisés à se rendre à la cérémonie de lever du drapeau le matin du 14 août, les autorités bloquent, dans la banlieue de Lahore, les individus désireux de gagner la frontière pour la veillée aux chandelles du soir, prétextant une menace terroriste islamiste. De son côté, la Border Security Force indienne préfère retenir les manifestants indiens à l'entrée de la zone douanière. Et même si certains militants pacifistes arrivent à passer les barrages, le Pakistan fait diffuser par les hauts parleurs des chants coraniques pour couvrir leurs slogans prônant l'amitié entre l'Inde et le Pakistan. Pour le soixantième anniversaire de l'indépendance, 2007, deux associations, « Routes 2 Roots » et « Friends without Borders », sont entrées en scène. La première est basée à Delhi disposant d'une antenne au Pakistan est dirigée par l'indienne Amita Gupta et la pakistanaise Tina Vachani. Elle est soutenue par de nombreuses femmes qui veulent réconcilier les États du Sud asiatique et surtout le Pakistan et l'Inde comme l'ont été la RDA et la RFA. Elles organisent de multiples actions culturelles, des manifestations communes régulières et militent pour la création d'une zone économique de libre-échange entre les deux pays. La seconde, basée aux États-Unis, organise un vaste échange de courriers entre les enfants pakistanais et indiens pour favoriser des contacts directs entre les nouvelles générations. Toutes deux envisageaient un immense concert « Dil se Dil (heart to heart) : Independence Day Friendship Celebration » commun, de part et d'autre de la frontière. Il devait commencer le 14 août à 23h et s'achever le 15 à 12h30, pour faire vivre symboliquement la continuité entre les deux déclarations d'indépendance. Au dernier moment, les autorités locales ont décidé d'interdire l'accès nocturne à la zone frontière pour des raisons de sécurité, tenaillées par la peur des mouvements de foule. Le mouvement s'est cependant maintenu devenant un rituel régulier malgré le contexte politique de plus en plus défavorable. En 2015, la cérémonie a lieu alors que 3 semaines plus tôt une attaque terroriste avait lieu dans l'État du Punjab indien le 27 juillet ; 100 activistes sont autorisés à rejoindre la frontière pour la cérémonie nocturne. En 2019, les associations continuent de maintenir leur manifestation malgré le décès de Kuldeep Nayar alors que le gouvernement indien avait révoqué le statut spécifique du Cachemire amenant le Pakistan à déclarer le 15 août comme une journée de deuil et interdire les militants pakistanais à rejoindre leurs camarades indiens.

Kuldeep Nayar n'hésitait pas à opposer la démarche des deux cérémonies médiatiques de Wagah que sont la descente du drapeau et la veillée aux chandelles. Pour lui, la première est étroitement encadrée par les institutions, dont l'armée, en évitant tout contact direct entre les populations, alors que la seconde appelle à la réconciliation directe entre les individus. Cette opposition est en fait beaucoup plus profonde et révèle deux courants qui animent le sous-continent depuis 1947. En effet, la société reste divisée entre les partisans du rêve de la réconciliation et les partisans de la théorie des deux nations (Jaffrelot, 2000, p.231). À la cérémonie nationaliste orchestrée par l'armée et l'État, la *candlelight vigil* oppose une logique transnationale qui dépasse la politique des États et s'appuie sur une société civile mondiale, soutenue par des ONG et des multinationales. La *candlelight vigil* veut mettre un terme à la notion de frontière front pour passer à la frontière institutionnelle reconnue permettant une coopération étendue entre les deux pays. De ce fait, elle n'est pas seulement jugée comme une manifestation de doux rêveurs, mais comme une force subversive à même de remettre en question les constructions politiques nationales bellicistes. L'argument du mouvement de foule franchissant la frontière sans passer par le filtre institutionnel des visas n'est pas un alibi fallacieux pour interdire le concert, mais traduit bel et bien la peur d'un acte symbolique fort qui serait médiatisé à l'échelle mondiale, remettant en question les logiques gouvernementales. Par conséquent, la manifestation est régulièrement entravée par les autorités indiennes et pakistanaïses qui aujourd'hui s'abritent derrière le risque terroriste, dont la dimension imprévisible permet de justifier l'interdiction des grandes manifestations publiques.

Il faut noter que cette contre-cérémonie ne diminue pas l'aura de la descente des drapeaux, bien au contraire, elle la renforce. Les deux événements ont un effet cumulatif générant une aura toujours plus grande du poste frontière et attirant un public de plus en plus nombreux.

Le tourisme : une première étape vers la normalisation des relations indo-pakistanaïses ?

La résonance nationale de Wagah Border ne doit pas occulter les enjeux régionaux. En effet, le projet a été porté en premier par l'État du Punjab et surtout par l'élite économique et administrative de la ville d'Amritsar dont de nombreux membres de la communauté sikhe (Foucher, 1991, p.332). Cette minorité religieuse, concentrée dans le Punjab, a souffert de la partition qui l'a obligée à quitter le Punjab pakistanais et l'a coupée de lieux de cultes comme le lieu de naissance du guru Nanak. Après avoir réclamé le fractionnement de l'État du Punjab pour disposer d'un État sikh plus autonome, à la fin des années 1970, les ultranationalistes sikhs sont entrés en guerre avec le gouvernement fédéral de New Delhi pour créer un État indépendant, le Khalistan. L'aventure se termine tragiquement par la prise d'assaut par l'armée du Temple d'or et l'assassinat quelques mois plus tard d'Indira Gandhi par ses gardes du corps sikhs en 1984 (Jaffrelot, 2006, p.318). Battus, aujourd'hui, ils laissent la place à un nouveau mouvement sikh désireux de s'ouvrir sur le Pakistan. Il veut redonner au Punjab sa dimension d'espace charnière, et ainsi relancer développement économique de la région, mis à mal par les années de conflits.

Dans ce nouveau contexte, le département du tourisme d'Amritsar désire jouer un rôle clef et insiste sur les multiples dimensions de la cérémonie. Si effectivement, la médiatisation de la cérémonie permet d'augmenter la fréquentation touristique de la région et surtout le nombre de nuitées passées dans la ville, en mettant en scène une activité nocturne qui s'achève à 19h30 et qui oblige, ainsi, les touristes à dormir à Amritsar, elle a aussi des objectifs politiques. L'administration revendique la dimension nationaliste de la cérémonie. Elle la présente comme un moment d'éducation à la citoyenneté, avec l'exaltation des symboles nationaux, et de civisme, par le respect des institutions et du public pakistanais. L'animateur indien s'assure que les éventuelles insultes ou slogans hostiles soient couverts par la voix de la foule scandant « longue vie à l'Inde ». Alors, la cérémonie joue un rôle fondamental dans la politique nouvelle de réconciliation entre l'Union indienne et le Pakistan. Les responsables du département du tourisme souhaitent modifier en profondeur la vision qu'ont les Indiens du Pakistan, par l'accueil d'un public de plus en plus diversifié, venant de toute l'Inde et surtout du Sud. Ils veulent substituer à la représentation de la frontière-front où émergeraient régulièrement la guerre et le terrorisme, celle d'une frontière contrôlée où deux peuples proches et respectables peuvent se rencontrer. De ce fait, pour ces Punjabis, le tourisme de masse à Wagah est essentiel à la construction d'un premier dialogue avec le Pakistan, en permettant à la population indienne d'entrer, même de manière lointaine et extrêmement contrôlée, en contact avec la population pakistanaïse et ainsi de la dédramatiser. Ils insistent sur la dimension binationale de la cérémonie et sur la coordination des deux forces armées, prouvant qu'Indiens et Pakistanais peuvent travailler ensemble quotidiennement et sans heurts.

De la mise en tourisme à l'espace de conciliation

Wagah Border est un haut lieu des relations indo-pakistanaïses qui porte en lui à la fois la mémoire de la violence des massacres communautaires de 1947 et le quotidien des conflits frontaliers. Cette dimension symbolique forte est renforcée par la cérémonie quotidienne de descente des drapeaux. Gouvernements fédéraux, gouvernements régionaux, armées, partis politiques, intellectuels, associations transnationales, investissent ce lieu pour légitimer des discours sur les relations indo-pakistanaïses. Malgré leurs points de vue divergents, voire opposés, ils dotent Wagah Border d'une résonance grandissante et renforcent son attractivité touristique, le dispositif étant désormais décliné dans deux autres sites. Or, la mise en tourisme de la frontière transforme la symbolique de la cérémonie. L'agressivité des soldats devient une composition d'acteurs, le nationalisme un jeu. La

théâtralisation rapproche la cérémonie du « show » et l'écarte de la guerre. Cela est renforcé par la dimension journalière, donc répétitive, de cet affrontement symbolique entre deux armées, sans vaincu et sans vainqueur, sous les acclamations d'une foule en liesse. Dès lors, le face à face des touristes indiens et pakistanais permet d'attester de la partition et de légitimer les institutions incarnées par les deux armées et les deux drapeaux. Il est une première étape de la reconnaissance de l'Autre, avec ses spécificités. Cette étape est indispensable à la normalisation des relations internationales. Par conséquent, ce tourisme de masse, même s'il se fait autour des symboles de la nation, est un élément de pacification du lieu. Il permet de convertir un espace de conflit en un espace de conciliation. Il dépasse les débats idéologiques et instaure les conditions d'une première rencontre, certes limitée, mais réelle. De plus, il prépare le passage d'une gestion purement politique de la frontière à une gestion plus économique, en générant de nouveaux flux et de nouvelles activités.

La cérémonie participe donc de l'institutionnalisation de la frontière comme lieu de coopération et non plus comme front. Ce processus reste cependant bien fragile car mis à mal par les tensions continues sur l'épineuse question du Cachemire.

\$973 Image par satellite du dispositif frontalier à Wagah Border (31°36'16.8"N 74°34'22.9"E)



\$974 Détail des infrastructures dédiées à la cérémonie de la fermeture de la clôture de la frontière à Wagah Border



\$975 Images de la cérémonie de la fermeture de la frontière à Wagah Border. David Goeury, 2007.







\$976 Détail des infrastructures dédiées à la cérémonie de la fermeture de la clôture de la frontière à Hussaini Wala



\$974 Détail des infrastructures dédiées à la cérémonie de la fermeture de la clôture de la frontière à Sadiq

